



REDONNER VIE AUX OASIS...



Le présent numéro essaie de rendre compte de la richesse de savoir et de savoir-faire qui se transmettent de génération en génération pour entretenir et conserver durablement l'écosystème oasien. Les témoignages et les portraits présentés à cette occasion abordent différentes thématiques telles la production phoenicicole et sa valorisation, la sauvegarde des ressources naturelles de l'espace oasien et les stratégies de développement durable, d'innovation et de diversification des systèmes de production oasiens. Il propose également ce qui peut constituer une base pour de fructueux débats et discussions à mener conjointement dans le cadre de rencontres regroupant les différentes parties prenantes et servir, sans aucun doute, à orienter les thèmes et les approches de recherches futures dans les oasis et la prise de décisions concernant les actions de développement des zones oasiennes.

Je suis convaincue que ce type de témoignages constituent une importante source d'information et d'inspiration pour les chercheurs, les développeurs et tous les acteurs agissant dans ces agro-écosystèmes en vue de valoriser l'innovation et le savoir local et de concilier les considérations de l'environnement et les préoccupations du développement local. Autrement dit, redonner vie à ces « monuments historiques » pour reprendre l'expression du géographe Jean Bisson et en faire de réels leviers de développement.

Faouzia Chakiri,

*Ingénieur en chef agro-économiste, Chef de Division
Direction de la Sécurité Alimentaire, Secrétariat Général, Union du Maghreb Arabe*



CHEIKH SLIMANE BEKKAYE: UN HOMME AU SERVICE DU PALMIER DATTIER ET UN MODÈLE POUR LES JEUNES GÉNÉRATIONS - TEMOIGNAGE

Le nombre de phoeniculteurs (grimpeurs) diminue d'année en année. Ils constituent aujourd'hui une minorité en Algérie malgré les 4,7 millions de palmiers dattiers productifs présents sur le territoire. Parmi ces phoeniculteurs qui ont exercé plusieurs années durant, défiant les difficultés et dangers, Cheikh Slimane Bekkaye, nous raconte son histoire avec le palmier, cet « arbre » mythique.

Cet honorable grimpeur est né en 1932 à Beni-Isguen wilaya de Ghardaïa. Au cours de sa carrière en tant que fellah chevronné, chercheur de nouvelles variétés, connaisseur du droit coutumier régissant l'eau et l'agriculture, il a été investi depuis les années soixante-dix de la fonction de *Amine* ("personne digne de confiance" ou "juge") par les notables de la cité.

Dès son plus jeune âge, il s'appliquait à la palmeraie et se sentait engagé dans ce métier avec les membres de sa famille "du plus petit au plus grand". "Tout le monde croit que l'escalade d'un dattier est facile, alors que la réalité est tout autre; c'est une pratique ô combien difficile qui, suivant chaque variété, comporte des risques de chutes et exige adresse, expérimentation et attributs légués de génération en génération. Les individus ayant une bonne dose de courage et ayant intégré les qualités requises, deviennent des grimpeurs aguerris".

Alors âgé de 17 ans il quitte le M'zab vers la capitale puis revient dans sa ville natale pour travailler dans le bâtiment pour deux ans. Trouvant cette expérience de vie active dérisoire, il décide de lui tourner le dos pour rejoindre le domaine agricole: "Depuis, je me consacre à ce métier auquel je me donne entièrement".

Slimane poursuit son récit peiné par la désaffection de la plupart des jeunes vis-à-vis du travail du palmier qui, séduits par la vie citadine et la modernité, abandonnent les métiers de leurs aïeux. Néanmoins, aujourd'hui il existe un club d'initiation à l'escalade et aux soins apportés au palmier dattier (créé en 1993) au sein de la médersa « El djabiria » animé par le professeur Cherifi Ahmed ben Hadj



Cheikh Slimane Bekkaye recevant un prix de la FAO

Mohamed dont il est fondateur. Ce club continue à former de nombreuses promotions de jeunes grimpeurs.

S'agissant du grimpeur, quand il commence son escalade, il s'attache à l'aide d'une corde autour du palmier, la plante des pieds contre le tronc. L'utilité du *kerkabou* sans lequel il est impossible d'atteindre le feuillage du palmier, surtout si la hauteur est importante, est aussi indispensable que la corde pour l'alpiniste. "Il revient au grimpeur d'escalader le palmier pieds nus de sorte que ces derniers adhèrent convenablement au tronc et qu'il sente où poser les pieds". Il ajoute: "le grimpeur doit avoir un cœur bien accroché et doit être doué d'une grande prudence afin de parvenir à une pratique efficace. Il arrive parfois qu'il découvre soudainement une vipère ou une couleuvre lovée sur une palme et s'il s'effraye ou son cœur frémit, il se trouve ainsi exposé au danger d'une chute violente et souvent mortelle".

Cheikh Slimane poursuit son discours: "Si le cœur constitue le point faible de l'être humain et la source de sa vie, il en est de même pour le cœur du palmier. C'est pourquoi le grimpeur doit éviter d'affecter la zone entourant le cœur du palmier *ouln'tzdeit* qui donne naissance aux palmes; si celui-ci est touché, la mort de l'arbre est inéluctable".

Slimane conclut: "D'abord, je remercie le magasin "El Waha" pour m'avoir donné l'occasion de m'exprimer sur ce métier hérité de nos aïeux et de le dépoussiérer. Comme je lance un appel aux jeunes et leur dis mesurez la signification des versets du saint Coran portant sur le palmier et appliquez les paroles du *Hadith* (tradition relative aux actes et paroles du prophète (QLSSSL) et de ses compagnons) qui nous commande "Honorez votre tante *ennexla* (palmier)". Encore un adage populaire dit aussi « Le pays du palmier jamais se déserte», cela démontre que le travailler est un métier noble et la richesse qu'il génère ne s'épuise jamais. Et si tu prends soin de lui, il prendra soin de toi". Cheikh Slimane termine ses conseils en direction des jeunes, par cet appel: "Mes jeunes enfants, méditez sur les dattes que vous écrasez sous vos pas intentionnellement ou non. Intensifiez les campagnes de volontariat pour préserver ces dattes et les palmiers".

Propos recueillis par

Ahmed Benaddoun, Coordinateur national APEB

APEB.89@gmail.com



BEN BARATH: UN AGRICULTEUR OASIEN PLEIN DE RESSOURCES

Mohamed Ben Barath est né dans la région d'Alnif. Fils d'agriculteur, il n'est jamais passé par les bancs de l'école, mais s'est formé dès son plus jeune âge à l'agriculture et à l'élevage. Pour lui, pas question de quitter les oasis ou d'envisager un autre métier, son destin était tout tracé. Mais Monsieur Ben Barath ne se contente pas pour autant de reproduire ce qu'il a appris dans la ferme familiale: curieux, autodidacte et dynamique, il est en recherche constante d'innovation et ne cesse d'améliorer et de diversifier ses activités.



La vie de cet agriculteur oasien a largement été influencée par la disponibilité des ressources en eau dans sa région.

En 1984, après avoir attendu et espéré pendant dix ans que l'eau revienne alimenter la khattara de son village, il quitte finalement Alnif pour tenter sa chance à Tinjdad. A alors 22 ans, il implante sa propre ferme familiale dans l'oasis Ferkla. Aujourd'hui encore, la khattara de son village natal est toujours à sec.



Mohamed Ben Barath sur sa parcelle, oasis Ferkla

En 2007, après plus de quinze années de sécheresses à répétition, c'est cette fois le retour de l'eau qui le pousse au changement. Ce présage d'un avenir meilleur l'encourage à investir pour améliorer sa ferme, sans pour autant oublier la contrainte de la rareté de l'eau. Il installe un système d'irrigation plus économe et se lance dans la production de datte Moujhou, une variété plus exigeante en soins mais plus rentable. C'est également à cette époque là qu'il démarre l'apiculture de transhumance. Aujourd'hui, ses productions de dattes et de miel sont ses plus grandes fiertés.

Ben Barath observe, teste, développe ou abandonne, pour ne retenir que ce qui fonctionne. Il apprend par expérience, échange avec les autres agriculteurs de la région, et participe aux formations qui lui sont proposées. Actuellement, il s'essaie par exemple à la culture de safran et réfléchit à l'élevage de volailles. Sa ferme compte dix hectares: cinq hectares cultivés et cinq hectares d'opportunités.

Le savoir qu'il a accumulé intéresse désormais certains ingénieurs agronomes ou stagiaires issus d'instituts de formation agricole, qu'il reçoit sur sa ferme. Ben Barath voyage également beaucoup pour commercialiser ses productions.

Pour cet enfant des oasis, «il n'y a pas mieux que le bled». Il aime la sécurité et la confiance qui règnent dans les oasis et n' imagine pas vivre ailleurs que là où il a grandi. Selon lui, ceux qui quittent les oasis pensent le faire par obligation, pour trouver un emploi, mais c'est une erreur de croire que le travail ne peut se trouver qu'ailleurs. Lui, qui a toujours de nouvelles idées, estime que les possibilités de projets et d'investissements dans la région sont nombreuses et qu'il faut les chercher et les développer.

Optimiste, Mohamed Ben Barath est néanmoins lucide et préoccupé face à la dégradation que connaissent les oasis. Quand il était petit, son père lui racontait qu'avant, les palmiers constituaient de denses forêts et qu'à la saison de la pollinisation, les pollinisateurs pouvaient passer d'un palmier à l'autre sans même avoir besoin de descendre. Aujourd'hui, il regrette que les palmiers se trouvent dispersés et isolés et que les palmeraies soient grignotées par les constructions en béton. Il remarque

que le Tinjdad actuel est bien différent de celui qu'il a connu à son arrivée, que ce qui est aujourd'hui une route nationale bordée d'immeubles constituait avant des terres agricoles. Alors, même si sa ferme fonctionne bien et que ses enfants ont l'ambition d'assurer la relève, il n'écarte pas la possibilité que l'eau se fasse de plus en plus rare et qu'un jour des lotissements soient construits sur ses terrains.

Pour préserver l'activité agricole, il faut se montrer vigilant face à l'urbanisation et la pollution des palmeraies, et préserver la ressource en eau. Mohamed Ben Barath donne un exemple concret de pratique à bannir pour le bien des nappes phréatiques: celle des constructeurs qui viennent se servir en sable grossier dans le lit des cours d'eau et empêchent ainsi les eaux de crue d'être freinées et absorbées pour recharger les nappes. L'interdiction de l'usage de ce sable devrait être accompagnée de la construction de petites digues qui favoriseraient l'infiltration.

Ce genre de mesures, menées de manière concertées, peuvent contribuer à bâtir un horizon meilleur pour les oasis, et redonner l'envie aux oasiens qui, contrairement à Mohamed Ben Barath, auraient perdu confiance en leurs terres.

Propos recueillis par

Lucie Lou Gaschy, Volontaire RADDO à l'AOFEP

Ahmed Jaakou, Vice-président de l'AOFEP

carioasismaroc@gmail.com



RENCONTRE AVEC UNE AGRICULTRICE OASIENNE ENGAGÉE: EJATE MINT SID ALY



Ejate mint Sid Aly est agricultrice dans l'oasis de Tidjikja en Mauritanie sur une exploitation de deux hectares en polyculture (palmier dattier, blé, maraîchage et élevage de petits ruminants). Mariée et maman de quatre enfants, cette agricultrice nous fait part de ses activités quotidiennes, ses attentes et ses doutes liés aux problématiques oasiennes.

Ejate mint Sid Aly est une femme engagée de 38 ans. Le matin, elle commence ses journées en s'occupant de ses quatre enfants puis va cueillir les légumes frais qu'elle trie ensuite (pommes de terre, tomates, aubergines, menthe...). Elle poursuit sa matinée en nourrissant les animaux, jusqu'à l'après-midi, où elle parvient à concilier tâches ménagères et vie associative. Elle conclut chacune de ses journées en arrosant ses cultures le soir.

" Une oasis, c'est une véritable solution surtout lorsque l'on parle de défi environnemental."

Oasienne aux journées bien remplie, Ejate mint Sid Aly a le mérite d'occuper plusieurs fonctions dont celles de: Présidente de la coopérative féminine agricole, membre du Bureau exécutif de l'AGPO El Khair et Présidente du Club d'écoute communautaire féminin de Tidjikja.

Pour elle « une oasis, c'est une véritable solution surtout lorsque l'on parle de défi environnemental. Elle représente un biotope riche, dont le travail (pratiques agricoles) impose de s'adapter au contexte climatique, économique et social. C'est un environnement viscéral, nécessitant échanges et dialogues ».

C'est pourquoi, elle œuvre pour promouvoir une image positive de l'agriculture oasienne et des femmes qui l'habitent, faire reconnaître le rôle vital des femmes dans le tissu social oasien, améliorer le revenu des habitants en milieu oasien afin de pérenniser une vie oasienne dynamique et redonner de la dignité humaine, notamment aux femmes.

Selon Ejate mint Sid Aly « les difficultés auxquelles font face les oasis de nos jours sont relatives à l'exploitation et la gestion des ressources naturelles, à l'enclavement et l'alphabétisation des oasiens et oasiennes. Malgré la désertification qui fait peser une grave menace sur les palmeraies ou encore la surexploitation des eaux et les systèmes actuels de gestion des ressources naturelles, je suis convaincue que l'agriculture oasienne reste un atout pour l'avenir. Néanmoins, je pense que les pratiques actuelles accentuent les dessèchements des puits, la disparition d'une biodiversité et à terme l'exode. Je



Ejate mint Sid Aly

m'inquiète pour l'avenir des oasis de Tidjikja et me demande pourquoi l'Etat ou les collectivités locales ne prennent pas la décision de remettre en valeur les palmeraies abandonnées?"

Pour elle «la voix du salut passe par l'amélioration de la gouvernance des ressources naturelles" (encadrer l'exploitation abusive de la nappe par ceux qui ont les grands moyens).

" Je suis convaincue que l'agriculture oasienne reste un atout pour l'avenir. "

Elle poursuit en ajoutant que "la priorité doit être donnée aux principes écologiques de production, au respect des ressources naturelles. Nous devons modifier notre façon de travailler et prendre en compte la vie du sol, en utilisant tous les moyens modernes, pour respecter l'environnement et optimiser nos performances technico-économiques, afin de nous rapprocher des demandes oasiennes ".

*Propos recueillis par Ibrahim Mahamadou Ango,
Volontaire RADD0 à Tenmiya
carioasismauritanie@gmail.com*



LA DERNIERE OASIS DE MEDENINE MENACEE

Faute de moyens, l'oasis de Ksar El Hallouf en Tunisie est abandonnée alors que l'eau ne manque pas!

Posé dans sa parcelle de 0,5 hectares, Mohamed BRINI, 59 ans, agriculteur depuis ses 20 ans nous dresse le portrait d'une oasis en perdition. Située dans la délégation de Béni Khedache, Ksar el Hallouf est un petit village de montagne qui renferme la dernière oasis de la région de Médenine.



Mohamed Brini pratique toujours l'agriculture traditionnelle de l'oasis, c'est-à-dire la culture à trois étages. Lui, comme beaucoup d'agriculteurs de Ksar El Hallouf, accuse le manque d'encouragement de la part des instances locales, régionales ou nationales pour les aider à conserver leur oasis. Selon lui, « l'oasis est un patrimoine qu'il faut conserver, protéger et valoriser ».

Que représente l'oasis pour vous ?

L'oasis est un ensemble : c'est le lieu de vie, c'est autour d'elle que s'organise le village, la vie, elle nous nourrit et nous permet de gagner notre vie.

Quelles sont les difficultés des oasis aujourd'hui ?

La majorité des agriculteurs ayant abandonné l'oasis l'ont fait faute de soutien financier et faute d'entretien des puits de l'oasis. En effet, l'oasis de Ksar El Hallouf possède des puits anciens qui nécessitent un équipement plus moderne pour améliorer l'accès à l'eau mais également un entretien, voire une réhabilitation totale. Une dizaine de puits sont répertoriés et contrairement aux autres oasis, l'eau à Ksar El Hallouf est douce et ne présente pas de problème de salinité. Les agriculteurs aujourd'hui ont gardé des pratiques anciennes qui ne sont plus efficaces. Il faut moderniser les techniques tout en conservant les savoir-faire ancestraux.

" L'oasis est un patrimoine qu'il faut conserver, protéger et valoriser. "

maintenir ou à ré-introduire les cultures maraîchères, fourragères et les arbres fruitiers. Le but étant d'aider les agriculteurs à améliorer leurs revenus et pourquoi pas, créer des emplois pour les jeunes fortement touchés par le chômage. Beaucoup de parcelles agricoles sont à ce jour totalement abandonnées et pourraient être à nouveau cultivées si la question des puits venait à se résoudre. D'autres techniques sont à apporter dans cette oasis comme le sevrage des rejets de palmiers, la production de semences locales et leur conservation.

Comment voyez-vous l'avenir des oasis ?

En ce qui concerne l'oasis de Ksar El Hallouf, Mohamed nous confie qu'elle « contribue à l'attrait touristique de la région », c'est l'avenir économique de la région, la seule oasis de Médenine. Il espère voir des bailleurs de fonds s'intéresser à son oasis et aider les habitants à la sauvegarder par la mise en place de projets de valorisation et de sauvegarde.

*Propos recueillis par
Noura Belguasem, Volontaire RADDO pour ASOC
asoc@planet.tn*



Oasis de Ksar El Hallouf en Tunisie

Quelles sont les améliorations possibles ?

Il faudrait d'abord travailler sur la question des puits. Actuellement, l'Association Générale pour la Réforme et le Développement de Ksar el Hallouf mène un projet de développement de l'oasis qui vise la réhabilitation de trois puits de l'oasis. Un début prometteur pour les paysans de l'oasis.

L'autre amélioration sur laquelle l'association travaille est d'encourager les agriculteurs à



Mohamed Brini



L'HOMME QUI REDONNE VIE AU MONUMENT

Restaurateur et maçon conservateur des valeurs ancestrales, Nems Brahim se décrit comme l'homme à relever les défis et exécuter les tâches difficiles. Un conservateur du patrimoine culturel, culturel et amoureux de l'architecture du M'zab.

Nems Brahim est né à Béni-Isguen en 1961 wilaya de Ghardaïa, dans la vallée du M'Zab située à 600 km d'Alger. Après avoir achevé le cycle primaire et moyen à Béni-Isguen, il rejoint son père dans les chantiers pour apprendre l'ABC de la maçonnerie. Comme tout jeune enthousiaste qui se recherche, il voulait explorer d'autres domaines. Puisque son grand père était agriculteur, il essaya l'agriculture pendant quelques années. N'ayant pas pu s'adapter à la nouvelle fonction au regard de la difficulté de l'agriculture saharienne, la dureté des terrains et du manque d'eau, il décide de retourner à la maçonnerie et de ne « plus la quitter jusqu'à la mort ».

La construction de nouvelles maisons utilisant le béton et le fer ne l'intéresse que peu. Il se lance dans le domaine de la restauration en utilisant les matériaux locaux : chaux, plâtre, tronc de palmier, argile... pour sauvegarder ce que les ancêtres ont laissé comme monuments et participer au développement durable des Oasis.

Ses débuts dans la restauration se sont faits par la remise en état d'anciennes maisons sous le regard et l'orientation de son père qui était pour lui « le maître, l'ami et le formateur ». Petit à petit il devient le spécialiste de la restauration dans le M'Zab auquel même les architectes et ingénieurs font appel pour les conseiller et les orienter. Parmi ses réalisations, nous citerons :

- la restauration du minaret de Béni-Isguen;
- la restauration, dans le cadre des projets portés par l'APEB, de plusieurs puits et du système de partage des eaux dans la palmeraie de Béni-Isguen ce qui lui a conféré une

certaine notoriété;

- la décoration du musée Tafilelt de Béni-Isguen.

En réponse à la question relative de la détérioration de la palmeraie, Monsieur Nems a souligné la méconnaissance des dangers par les citoyens à l'égard de la palmeraie. Aujourd'hui, selon lui, elle se voit menacée par l'urbanisation et l'envahissement du béton au détriment du couvert végétal engendrant entre autre la pollution de la nappe phréatique.

Monsieur Nems a proposé comme solution à la sauvegarde des Oasis, la réhabilitation du patrimoine culturel, culturel et architectural par la sensibilisation des citoyens, en milieu scolaire, à travers différentes tribunes, activités des associations et à travers les médias locaux. Il estime également qu'il est nécessaire de revenir aux bonnes pratiques ancestrales avec notamment la mobilisation des citoyens par des volontariats « Touiza ».

Enfin Mr Nems lance un appel aux jeunes et leur demande de s'intéresser davantage au patrimoine. Il se riant prêt à faire des formations pour tous ceux qui veulent se lancer dans ce domaine.

Propos recueillis par

Sedki Abdellah, Chargé de communication à l'APEB

Ahmed Benaddoun, Coordinateur RADDO à l'APEB

APEB.89@gmail.com



Nems Brahim sur un chantier de restauration



L'OASIS ET LA JEUNESSE, UN COUPLE INDISSOCIABLE

Soufiane Yaacoub, 40 ans, a grandi dans l'oasis de Chenini en Tunisie. Dès son plus jeune âge, il a été formé par son père et a hérité des savoirs et savoir-faire traditionnels qu'il essaie d'améliorer et d'adapter à l'oasis d'aujourd'hui. Actuellement il s'occupe seul d'un hectare de terre, pratique la culture oasisienne traditionnelle à trois étages et l'agriculture biologique. Témoignage d'un jeune qui voit son oasis perdre de sa valeur.



Soufiane a toujours cherché à compléter ses connaissances en suivant des formations techniques dispensées par l'association de sauvegarde de l'oasis de Chenini. Il a ainsi été formé au processus du compostage ou encore suivi des sessions pratiques à la conservation des semences paysannes. Aujourd'hui Soufiane produit ses propres semences. Il s'est spécialisé dans la production de semences de persil, de poireau, de blette ainsi que de fenouil. Certaines des semences qu'il possède datent de plus de 20 ans !

Que représente l'oasis pour vous ?

"L'oasis c'est ma vie, mon enfance et mon avenir" nous dit Soufiane tout en travaillant sa terre. Comme la plupart des oasisiens, l'attachement à la terre se résume par " ici mes ancêtres ont travaillé, je m'y sens bien".

Quelles sont les difficultés des oasis aujourd'hui ?

En tant qu'agriculteur à temps plein, son principal problème est lié au coût de la main d'œuvre: chère et peu disponible dans l'oasis. Pour l'ensemble des agriculteurs de l'oasis, il cite les problèmes suivants :

- Un tour d'eau de plus en plus long;
- L'abandon de certaines cultures;
- Les ravageurs;
- L'extraction abusive de legmi : jus de palmier.

En effet, aujourd'hui le tour d'eau est de plus en plus long, été comme hiver dans certaines zones de l'oasis, rendant certaines pratiques agricoles impossibles comme le maraîchage. On observe ainsi une multiplication de terrains agricoles abandonnés qui peuvent se transformer par la suite en des constructions anarchiques en pleine oasis. Les ravageurs de cultures, tel que le sanglier, sont la bête noire des agriculteurs. Ils ne disposent d'aucun moyen pour s'en protéger et la battue annuelle qui se fait par l'association ASOC n'est guère suffisante. Enfin, l'autre phénomène de plus en plus visible c'est le palmier étêté. Ceci est lié à l'extraction de jus ou sève de palmier, connu sous le nom de *legmi* qui consiste à couper toutes les palmes afin de dégager la cime du palmier et d'y creuser un trou pour que la sève puisse s'écouler. Traditionnellement cette technique se faisait lorsqu'un palmier était jugé trop vieux et donc

moins rentable en ce qui concerne la production de dattes. Aujourd'hui, l'extraction du *legmi* est plus rentable et plus apprécié que les dattes!

Quelles sont les améliorations possibles?

Selon Soufiane, il faudrait un soutien moral et matériel aux agriculteurs pour les encourager constamment. Il faudrait aussi un entretien des canaux de drainage qui aujourd'hui n'ont plus la fonction de drainer tant ils sont envasés. La pente, censée favoriser le lessivage n'est plus fonctionnelle. Il faudrait faire respecter les lois, notamment celle régissant l'extraction de *legmi* et pousser les organismes étatiques agricoles à vulgariser leurs techniques notamment en ce qui concerne les maladies et les ravageurs. La question de la souveraineté alimentaire doit être centrale dans chaque oasis, il faut pour cela encourager les agriculteurs à produire leurs propres semences, à échanger et à vendre entre agriculteurs pour conserver les ressources naturelles des oasis.

Comment voyez-vous l'avenir des oasis ?

"Pour espérer sauver les oasis, il faudrait que tout le monde travaille main dans la main: les agriculteurs, les organismes étatiques, la société civile et tout acteur oasisien. Chacun à une part de responsabilité et c'est ensemble que l'on doit agir pour préserver notre patrimoine oasisien!"

*Propos recueillis par
Noura Belguasem, Volontaire RADD0 pour ASOC
asoc@planet.tn*



Oasis de Chenini



AU TCHAD, ACHTA BECHIR S'ENGAGE POUR LES TERRES OASIENNES !

Achta Bechir est députée élue de la circonscription du Kanem, mariée mère de sept enfants. Reconnue pour ses efforts et les multiples services rendus sur toute l'étendue du territoire, Achta dit que sa place est sur le terrain et non dans un bureau. Elle est aujourd'hui rapporteur Adjoint de la commission économie et plan à l'hémicycle. Elle est ingénieur d'Etat en agronomie, spécialiste en pastoralisme.

Fille d'un administrateur et petite-fille d'oasien, elle est l'une des premières filles de la région à aller loin dans les études. Elle inscrit ses enfants dans les écoles prestigieuses de la capitale N'Djamena et n'hésite pas à affirmer que c'est la meilleure des choses à faire pour les enfants. On lit sur son visage la fierté lorsqu'elle évoque les efforts consentis par son mari pour l'aider à se hisser dans le cercle des femmes intellectuelles de ce pays.

La terre est la passion d'Achta qui, dès son plus jeune âge, est initiée aux travaux de la terre par son père. A chaque vacances, elle se retrouve dans les ouaddi pour les travaux maraichers et l'entretien des dattiers. Pour elle, le Kanem dispose de beaucoup de ouaddis fertiles qui appartiennent à des communautés bien organisées. Très longtemps, on y a planté exclusivement des dattiers. C'est dans les années 1980 que quelques espèces d'arbres fruitiers sont introduits dans les ouaddis situés autour de la ville de Mao. Avec l'appui du gouvernement les exploitants commencent à découvrir qu'ils peuvent cultiver beaucoup d'autres plantes que le dattier.

" On assiste à un début de prise de conscience des communautés "

"Le ouaddi est une richesse", déclare Achta avant de poursuivre "Mais c'est une richesse mal exploitée à cause des difficultés, notamment le manque d'eau, la mauvaise organisation, la méconnaissance des techniques d'exploitation, le manque de matériels adéquats pour le travail". Encore sous le poids de la tradition, les femmes ne contribuent pas efficacement à l'exploitation des ouaddis. Ce sont des activités réservées aux hommes. Cependant avec l'évolution des mentalités, on commence à permettre aux femmes d'exploiter directement des parcelles, ce qui leur donne une certaine autonomie financière. On assiste à un début de prise de conscience des communautés parce que les communautés s'organisent en groupements, en associations. Cependant, ces associations ne travaillent pas mais attendent qu'on les assiste. Pour cela Achta ne mâche pas ses mots: « il ne faut pas attendre qu'on vous donne du poisson, mais apprenez à en pêcher vous-mêmes » leur dit-elle à chaque occasion.



Achta Bechir

Spécialiste du pastoralisme, Achta connaît bien le Tchad pour l'avoir sillonné du nord au sud et d'est en ouest. Bien que devenue députée, elle est toujours attachée à ses activités favorites que sont le maraichage et l'élevage. Avec la sécheresse qui a frappé le Kanem il devient de plus en plus difficile de continuer l'élevage. Elle conseille à ses frères et sœurs de se tourner vers la terre car "elle ne refuse rien à ceux qui l'exploitent". Elle n'hésite pas à passer ses vacances dans les ouaddis où elle continue de sensibiliser et d'aider les femmes à travailler et à soutenir leur communauté à travers des activités génératrices de revenus.

Dans l'avenir relate Achta, s'il y a une bonne formation, un bon appui comme ce que fait actuellement le PNSA les ouaddis donneront à manger aux populations du Kanem et même celles du Tchad tout entier. Si les ouaddis sont exploités comme elle le pense, on ne parlera plus d'insécurité alimentaire, parce que les ressources humaines sont là, la terre, l'est aussi. Beaucoup d'efforts sont faits par l'Etat, les organisations internationales, les ONG nationales et les associations locales, mais il s'est posé le problème de suivi. Les actions menées ne sont pas contrôlées de manière à s'assurer de leur appropriation par les communautés bénéficiaires. C'est à cette dernière tâche que toute organisation qui veut réussir dans sa mission dans les ouaddis du Kanem doit s'atteler.

Propos recueillis par

Colette Benoudji, Coordinatrice nationale Lead-Tchad

lead.tchad@gmail.com



L'HOMME QUI A RÉVEILLÉ LES SOURCES DE LALLA MIMOUNA

Collectionneur, guide touristique, calligraphe, architecte, jardinier... Zaid Abou se décrit comme un touche à tout. Amoureux du beau, cet oasien a parcouru le Maroc et l'Europe pendant de nombreuses années avant de revenir dans son oasis natale pour concrétiser son rêve : réaliser un espace consacré au patrimoine culturel marocain.



Né en 1949 à Tinjdad, Zaid réalise sa scolarité entre Tinjdad, Rabat, Ouarzazate et Marrakech. Après le lycée, il part en Allemagne entamer ses études à l'institut des langues étrangères de la ville d'Heidelberg. Diplômé et de retour au Maroc, il passe un concours auprès du Ministère du Tourisme pour devenir guide national en langue française, allemande et anglaise, et se met à sillonner le Royaume dans le cadre de son travail.

Pendant ces 18 années qu'il considère comme une nouvelle école, il a le bonheur de mesurer la richesse de la culture marocaine, mais constate avec tristesse que très peu d'endroits existent pour préserver et partager ce patrimoine. Il commence alors à investir son argent dans l'achat d'objets et témoignages de la culture marocaine, avec l'idée d'un jour réaliser son propre espace d'exposition. Il stocke tous ses trésors dans sa maison en attendant de leurs donner un jour la place qu'ils méritent.

En 1996, il décide de faire un retour aux sources et vient s'installer dans son village, notamment pour y scolariser ses enfants. Il fonde sa galerie d'art à Tinjdad et continue d'acquérir de nouveaux objets. Il se fait connaître auprès des marchands ambulants qui vont désormais chercher pour lui la dernière pièce qu'il rêve d'ajouter à sa collection.

En 2002, Zaid repère une source sauvage d'eau minérale gazeuse dans la plaine désertique entre Tinjdad et Tinghir. Il décide de louer le terrain et s'engage auprès de la province et de la commune à sauver cette source polluée et créer une aire de repos à vocation culturelle et touristique. Aujourd'hui, la source Lalla Mimouna chante et pétille pour le grand bonheur des visiteurs qui peuvent découvrir à travers les jardins et les constructions traditionnelles du musée, des milliers d'objets témoignant de la richesse du patrimoine berbère et arabe des oasis et du Maroc.

En réveillant les sources de Lalla Mimouna, Zaid a recréé une oasis au milieu de rien. Pour lui, c'est l'eau qui fait la beauté des oasis. Au cours de la visite de son musée, on peut lire une phrase issue du Petit Prince d'Antoine de Saint-Exupéry qui dit : « Ce qui embellit le désert, c'est qu'il cache un puits quelque part ». Le Coran est également cité : "et (nous avons) fait de l'eau toute chose vivante".

Conscient que le manque d'eau se fait de plus en plus menaçant, il n' imagine pas pour autant les oasis condamnées. Quand j'étais à Agadir et que je rêvais de

revenir dans mon oasis, bien des gens me disaient : tu fais une grave erreur, qu'est ce que tu vas faire là-bas ? A cette époque, la sécheresse s'installait et durait. Moi j'ai osé, en tant qu'optimiste, revenir dans mon oasis. Il faut éviter de broyer du noir.

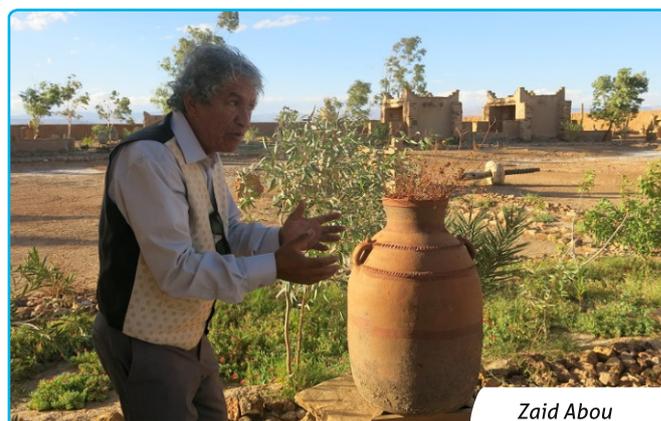
Selon lui, la sauvegarde des oasis est d'abord une question de volonté. Si on veut, on peut sauver pas mal de choses !

Le travail à faire est d'abord un travail de sensibilisation, auprès des jeunes générations. Dans les oasis, l'esprit du bénévolat a longtemps été très présent. Les gens remédiaient aux problèmes de manière collective. Il faut encourager les jeunes à retrouver ces valeurs de communauté et d'entraide.

Il faut aussi leur donner envie de garder leur oasis propre ou encore de continuer à porter les habits traditionnels, ne serait-ce le temps d'un mariage !

A travers son musée, Zaid espère encourager les jeunes générations à rester en contact avec leurs racines.

*Propos recueillis par
Lucie Lou Gaschy, Volontaire RADDO à l'AOFEP
Ahmed Jaakou, Vice-président de l'AOFEP
carioasismaroc@gmail.com*



Zaid Abou



La complexité des problématiques oasiennes demande d'adopter des démarches plurielles. Au-delà des approches techniques, des concepts scientifiques ou encore de la mobilisation d'experts, il est essentiel aujourd'hui d'intégrer les savoir-faire et expériences des populations concernées. En effet, sans même avoir accès à ces connaissances, de nombreux oasiens oeuvrent chaque jour dans un objectif de durabilité, impliqués socialement dans leurs territoires et sont vecteurs d'innovations. Le terme scientifique d'agrosystème oasien souligne justement cette interaction forte entre les oasiens et leur environnement en rappelant leur rôle historique dans la transformation de l'écosystème lui-même.

Ainsi la protection des oasis comme denier rempart à la désertification et la sauvegarde des potentialités dont elles recèlent, nécessite outre les compétences fondées sur de solides formations universitaires, un grand professionnalisme et l'intégration d'un savoir-faire local permettant une intervention pertinente et adaptée à ces espaces divers et variés aussi bien sur le plan naturel que socio-économique.

Dès sa création, l'idée même du RADDO était de favoriser l'échange entre ces acteurs porteurs individuellement d'expérience et d'expertise. Au fur et à mesure de son travail, le RADDO a souhaité mettre en valeur ces personnes et faire réseau avec les nombreuses institutions agissant dans les oasis.

L'année 2015 aura vu l'émergence de nouvelles initiatives multi-acteurs rappelant ainsi que les oasis ne sont pas uniquement l'affaire des oasiens, mais bien de tous. C'est d'ailleurs ce "nous" imposé par les différentes projections sociales, économiques ou encore environnementales, qui s'est un peu plus exprimé à travers les 195 gouvernements ayant participé à la COP12 à Ankara et à la COP21 à Paris, où le RADDO était présent. Dors et déjà, les oasis suscitent un



Le RADDO et ses partenaires à la COP21

intérêt mondial dans la lutte contre la désertification et l'adaptation au changement climatique et auront certainement une place particulière à la COP22 à Marrakech.

C'est d'une certaine manière une satisfaction de voir naître sous nos yeux ce "nous" qui concrétise cet entrelacs d'organismes (national et international, gouvernemental et non-gouvernemental...) et de voir se tisser ces réseaux gages de nouveaux programmes et d'actions qui laissent entrevoir la richesse d'un "nous" multi-acteurs à même de relever les défis dans ces espaces.

A une période où le futur reste incertain, où les enjeux se font de plus en plus forts, l'initiative de tous apparaît aujourd'hui comme essentielle. Celle-ci doit se nourrir des expériences et connaissances des acteurs locaux permettant d'offrir cohérence et pertinence aux différentes actions engagées.

Faouzia Chakiri

Ingénieur en chef agro-économiste, Union du Maghreb Arabe

et Jean-Baptiste Cheneval

Coordinateur régional RADDO

CARI, association coordinatrice du RADDO



Afin de sensibiliser le plus grand nombre à la cause oasienne, le RADDO a créé un jeu de société semi-coopératif où chaque joueur participe au développement d'une oasis.

Sauvons l'oasis est un jeu de découverte et de mobilisation tourné vers tous les publics.
www.sauvonsloasis.org



LE RADDO EN BREF

Le RADDO est un réseau international d'associations actives au Maghreb qui agit pour la sauvegarde des Oasis et pour la promotion du développement durable en milieu oasien.



RADDO - Rue du Courreau - 34380 Viols-le-Fort - France

Tél. : 04 67 55 61 18

Email : info@raddo.org - Site web : www.raddo.org

Consultez notre site pour découvrir tout les documents, les projets, les contacts...

FINANCEURS

COORDINATEUR



Rédacteur en chef : J.B Cheneval

Rédacteurs : Ahmed Benaddoun, Lucie Lou Gaschy, Ahmed Jaakou, Ibrahim Mahamadou Ango, Colette Benoudji, Sedki Abdellah, Noura Belguasem, Faouzia Chakiri, J.B Cheneval

Crédits photographiques : AOFEP, ASOC, Lead Tchad, APEB, Tenmiya, CARI

Mise en page : Géraldine Allemand

Conception : Terre Nourricière